



Un propre de l'homme? L'exception humaine

A man's own? The human exception

Paul Valadier*

Résumé

Le texte s'interroge sur le propre de l'homme ou son exception, en ayant comme point de départ deux positions antinomiques présentes dans certaines tendances anti-humanistes actuelles: 1) celle de la critique à la raison comme le plus propre de l'homme, à cause de ses innombrables dérives, comme en témoignent la menace de la destruction écologique ou le manque de respect de la vie animale, présent dans les laboratoires et dans l'élevage d'animaux; 2) celle de la suraffirmation de la raison, surtout dans le champ des sciences de la vie, des nanotechnologies et ses promesses d'une vie sans fin, post-humaine, post-mortelle. Après une brève présentation de chacune de ces tendances, le texte en propose la critique. Contre les detracteurs de la raison et ses dérives, il rappelle que l'homme est l'animal le plus démuné, ayant besoin de sa raison pour survivre et se donner les moyens pour assurer un avenir. Contre ceux qui veulent dépasser l'humain et atteindre l'immortalité, il rappelle que la finitude et la mort sont constitutives de l'homme. C'est en acceptant limite et mesure que l'homme se construit et grandit. La tentation de repousser ce qui lui est propre est une illusion qui ruine le prix, la valeur et la qualité de toute vie humaine.

Mots Cles : Exception Humaine. Raison. Vulnérabilité. Société Post-mortelle

Resumo

O texto se pergunta sobre o que é próprio do ser humano ou sua exceção, tendo como ponto de partida duas posições antinômicas, presentes em certos discursos anti-humanistas de hoje: 1) a crítica à razão como sendo o mais próprio do ser humano, por causa de suas inumeráveis derivas, como o testemunham a ameaça de destruição ecológica ou a falta de respeito à vida dos animais, presente nos laboratórios e na criação de animais para consumo humano; 2) a super-afirmação da razão, sobretudo no campo das ciências da vida, das nanotecnologias e suas promessas de uma vida sem fim, pós-humana, pós-mortal. Após uma breve apresentação de cada uma dessas tendências, o texto tece algumas críticas às mesmas. Contra os detratores da razão e de suas derivas, ele lembra que o ser humano é o animal mais desmunido, tendo necessidade de sua razão para sobreviver e se dar os meios para assegurar um futuro. Contra os que querem ultrapassar o humano e atingir a imortalidade, ele recorda que a finitude e a morte são constitutivas do humano. É aceitando limite e medida que o ser humano se constrói e cresce. A tentação de rejeitar o que lhe é próprio é uma ilusão que arruína o preço, o valor e a qualidade de toda vida humana.

Palavras-Chave: Exceção Humana – Razão – Vulnerabilidade – Sociedade Pós-Mortal

Abstract

This text asks about what is proper to the human being or its exception, taking as its starting point two antinomic positions that are present in today's anti-humanist discourses. The first position refers to the ratio critique as most proper to man, because of its many abuses, as evidenced by the threat of ecological destruction or lack of respect to animal life present in the laboratories and also in raising animals for human consumption. The second position refers to the super-assertion of reason, especially in the field of life sciences, nanotechnology and its promise of an endless life, post-human and post- mortal. The author makes a brief presentation of these trends and also criticizes each of them. Against the detractors of reason and its deviations, the author recalls that man is the most deprived animal and in need of a reason to survive and provide the means to ensure a future. Against those who want to overcome and achieve human immortality, the author recalls that the finitude and death are constitutive of the human. He also recalls that it is by accepting limits that human being grows and builds itself. The temptation to reject what is proper to the human being is an illusion that ruins the quality and value of every human life.

Keywords: Human exception. Reason. Vulnerability. Post-Mortal Society.

Artigo recebido em 26 de setembro de 2012 e aprovado em 21 de novembro de 2012.

* Doutor e mestre em Teologia (Faculdade Jesuíta de Lyon, licenciado em Filosofia pela Sorbonne e professor emérito de filosofia moral e política nas Faculdades Jesuítas de Paris (Centre Sèvres). Foi redator da revista Études e é autor de uma vasta bibliografia. Paris de origem: França. E-mail: horizonte.pucminas@gmail.com

Introduction

L'une des fresques du plafond de la Chapelle Sixtine, dans la Cité du Vatican, montre le doigt de Dieu tendu vers l'homme à peine créé, le distinguant ainsi de toutes les autres créatures, la création d'Eve le jouxtant immédiatement. Ce doigt de Dieu qui désigne et distingue Adam, représentant de l'humanité, parle plus qu'un long discours théorique ; nul doute que ce vis-à-vis qui fait d'Adam un interlocuteur du Créateur, restitue admirablement la conception biblique de l'humanité. Représentée dans ce face-à-face, elle se trouve ainsi séparée du reste de la création, élevée à un statut exceptionnel, presque détachée de tout enracinement cosmique et humain.

Mais cette fresque de Michel-Ange tellement saisissante, certes par sa conception gigantesque et son audace picturale, mais aussi par l'idée qu'elle véhicule de l'homme, ne peut-elle pas être lue en négatif ? En coupant l'humanité de son insertion dans le reste du créé, ne signe-t-elle pas le destin tragique d'une civilisation marquée par la Bible qui, puisant dans une telle conception, s'est crue en droit de s'attacher à un "propre de l'homme", flatteur pour lui, mais destructeur du reste du créé ? Ne peut-on pas lire ici comme en préfiguration le germe du mépris et de la superbe humaine, qui aboutit à la déconsidération de l'enracinement minéral, végétal, animal de l'espèce humaine ? Cette distinction n'est-elle pas lourde de ces projets ambitieux qui au nom de la supériorité humaine ont conduit notre civilisation dans les impasses écologiques actuelles ? Cette (trop) haute idée de l'homme entraînerait avec elle le saccage du cosmos, la déconsidération des autres espèces. Elle justifierait l'emprise démesurée sur le monde qui, nous le sentons aujourd'hui, peut aboutir non à l'exaltation de la création, mais à sa destruction. Et en effet on peut se demander si l'anthropocentrisme dont témoigne la fresque, n'est pas erroné, induisant une créature parmi d'autres après tout (l'homme) à se croire presque l'égale de Dieu, à s'estimer sans commune mesure avec quoi que ce soit d'autre. A se penser ainsi comme "ministre et interprète de la nature" (Bacon) ou comme "maître ET

possesseur de la nature" (Descartes), selon les expressions de deux philosophes inspirés par le christianisme et tous deux favorables au développement des sciences modernes.

Je voudrais m'interroger avec vous sur les débats actuels concernant ce statut de l'homme à l'intérieur du cosmos. Faut-il prendre distance par rapport à cet humanisme rationaliste et chrétien qui donne à l'homme un statut d'exceptionnalité ? Ou faut-il admettre tout au contraire que l'avenir de l'homme reste entièrement ouvert, et que l'espèce est appelée à une transformation fondamentale, notamment à travers une victoire sur la mort ? Ou encore devons-nous renoncer à une différence entre l'homme et l'animal, ou tout au contraire devons-nous espérer/attendre une société dite "post-mortelle" ? Je vais exposer d'abord les grandes lignes des deux positions en présence, puis je proposerai quelques réflexions à leur sujet).

1 Deux positions antinomiques

1.1 Présomption humaine désastreuse

Le refus d'accorder à l'espèce humaine un statut exceptionnel par rapport aux autres espèces peut s'expliquer pour des *raisons pratiques* d'abord. A force de croire ou de s'imaginer supérieurs au monde, les hommes ont fini par se persuader de leur toute-puissance sans limite sur la nature ; ils se sont lancés dans des entreprises de conquêtes, non seulement guerrières envers d'autres peuples jugés moins développés (colonialisme), mais aussi techniques et scientifiques. Ces dernières conquêtes ont sans doute beaucoup apporté aux sociétés, et ceci tout le monde le constate (prospérité, hygiène, confort...), mais elles risquent d'aveugler ou d'endormir quant aux effets dévastateurs qui s'en sont suivis. Non seulement ces conquêtes peuvent se retourner contre l'homme même (le nucléaire peut servir d'exemple frappant, quitte à simplifier les choses), mais elles ont nui gravement

aux équilibres naturels : la pollution de l'air et des mers, mais aussi l'épuisement des ressources naturelles et non renouvelables l'attestent. Du coup ne faut-il pas s'en prendre à cette folie, à cette présomption, à cet orgueil au nom desquels l'humanité s'est crue « comme maître et possesseur de la nature » selon l'expression de Descartes.

On voit sans peine que ces constatations pratiques, auxquelles les thèses écologiques nous ont rendu sensibles, débouchent sur des *mises en cause théoriques* : qu'est-ce que l'homme finalement ? notre tradition de pensée ne s'est-elle pas égarée en justifiant les conquêtes de toutes sortes ? l'homme ne s'est-il pas pris pour plus puissant qu'il n'est ? se croyant un petit dieu disposant à son gré de toutes choses, n'est-il pas devenu aujourd'hui tout à l'inverse de ses ambitions un dieu impuissant et déchu ? D'autant plus qu'on peut dénoncer dans la foulée la prétention à affirmer une différence fondamentale de l'espèce humaine par rapport aux espèces animales. Car la prétendue supériorité humaine a entraîné aussi un mépris du corps, de l'animalité en nous, mais aussi de l'animalité tout court. Le sort réservé aux animaux en découle, mais tout autant l'oubli de nos larges communautés biologiques avec l'animalité. Et ici on pourrait ouvrir un plaidoyer large qui dénoncerait le sort cruel réservé aux animaux dans les laboratoires scientifiques comme dans les systèmes d'élevage. Avait-on raison de les considérer avec Descartes comme des mécaniques dépourvues de sensibilité, donc incapables de souffrance ? Or cette cruauté témoigne tout simplement de l'aptitude humaine à l'indifférence à la souffrance du vivant, qui, un jour ou l'autre, débouche sur l'insensibilité à la souffrance humaine elle-même.

On en conclut donc qu'il faut abandonner l'idée d'une situation qui met l'homme à part, pour le réconcilier avec sa part d'animalité et avec les animaux dont il ne diffère finalement qu'assez peu. Il est des animaux qui ont un langage déchiffrable (donc quelque chose comme une raison), ils souffrent comme nous et le montrent (d'où leur sensibilité), ils se souviennent des traitements subis, des coups reçus aussi bien que des caresses (d'où leur mémoire), et en ce sens ils sont

beaucoup plus proches de nous qu'un certain rationalisme ne nous a donné à croire. Ce rationalisme, croyant exalter l'homme, l'a en fait rabaissé, puisqu'il a conduit à méconnaître, voire à nier notre propre animalité, ou à considérer notre corps comme un objet manipulable, au même titre que le corps des animaux sur lequel on croit pouvoir exercer toutes sortes d'expériences et de mutilations. Notre supériorité prétendue aboutirait ainsi à notre abaissement au rang de chose que nous pouvons traiter comme objet d'étude, de transformation, d'intervention, avec tous les excès qu'on peut connaître, par exemple à travers la chirurgie esthétique. Est en cause alors le respect que nous nous devons à nous-même comme à toute réalité. La griserie rationaliste nous aurait sans doute fait perdre quelque chose d'essentiel, puisqu'elle présuppose un irrespect foncier envers la réalité.

Ainsi la critique du statut d'exception humaine a une double face : d'un côté elle porte sur les dévastations des vivants qu'elle entraîne, en dénonçant les cruautés engendrées par un tel statut et les désastres écologiques qui en découlent et dont nous sommes tous témoins. D'un autre côté cette dénonciation oblige à interroger la statut théorique conféré à l'espèce humaine : notre rationalisme, notamment le rationalisme scientifique et technique, d'inspiration biblique, n'est-il pas la source de telles abérations ?

1.2 Ne pas entraver l'évolution : vers une société post-mortelle ?

Il est paradoxal de constater que cette vision des choses, que cette critique d'un rationalisme, jugé coupable de nous avoir entraîné à travers techniques et sciences, aux destructions écologiques que nous déplorons, ne désarme pas ceux qui pensent, tout à l'inverse, que cette déconsidération de la raison et de nos entreprises de conquêtes du monde constitue un repli dangereux, un retrait par rapport à des possibilités non encore explorées. Ceux-là pensent surtout que derrière ces mises en garde, c'est la peur qui domine et l'incapacité à assumer notre avenir. Et l'objection la plus forte consiste à dire qu'il est en réalité impossible

d'arrêter le mouvement dans lequel nous sommes lancés, que les lamentations, si fondées soient-elles, n'empêcheront pas les sciences d'avancer et les techniques de progresser, que personne n'est finalement maître d'un mouvement inéluctable. Contre mauvaise fortune, il conviendrait par conséquent de faire bon cœur. Et même il convient d'envisager avec détermination une « post-humanité » qui pour l'essentiel aurait vaincu les limitations que nous, hommes encore parcellaires ou souffrants ou mortels, identifions à la condition humaine. Le propre de l'homme serait ainsi de se surmonter, de se dépasser, d'aller toujours plus loin dans les conquêtes possibles. Nous connaissons donc pour le moment non pas l'homme véritable, mais un embryon, un spécimen inachevé, une ébauche de l'humanité à venir.

Cette perspective commande en conséquence de se délivrer des peurs ancestrales, de ne pas se laisser paralyser par les possibles excès, de faire confiance aux travaux des scientifiques. Cette confiance n'est d'ailleurs pas aveugle, prétend-on : il suffit de constater la longévité croissante de la vie humaine pour envisager sans excès utopique grâce à diverses prothèses une longévité encore plus grande. Voire même selon certains, on pourrait viser à une « post-mortalité » qui assurerait à l'homme une sorte d'immortalité. Des expériences en ce sens sont tentées en divers laboratoires, et il faut compter, nous dit-on aussi, sur les implants de prothèses diverses qui se substitueront à nos organes défaillants, comme elles le font déjà couramment. On doit aussi tenir compte de la création prévisible de cyborgs et de divers appareils aptes à découpler nos possibilités et à suppléer éventuellement à nos corps défaillants. Les nanotechniques/nanosciences ouvriraient ainsi des horizons tout à fait neufs et inouïs. Ce qui peut paraître pure utopie ne serait donc que la possibilité très réelle que recèlent les travaux de scientifiques de haut niveau.

Ici à l'inverse de la première tendance évoquée plus haut, non seulement il ne s'agit pas de mettre en cause la raison, mais il faut au contraire faire confiance en ses pouvoirs, en admettant que le stade humain que nous connaissons n'est

qu’un degré inférieur de nos aptitudes. Un des idéologues de cette tendance écrit d’ailleurs que le très lointain futur sera sans doute aussi différent de nous que nous le sommes des premières formes de la vie terrestre.¹ Sans commune mesure donc : un homme dont nous avons ainsi à peine l’idée. En conséquence l’humanisme dit traditionnel doit laisser place à une toute autre approche, au point même qu’il devient impossible en effet de « définir » l’homme.

2 Une double interrogation

2.1 Raison et vulnérabilité

De tels débats, si contradictoires soient-ils entre eux, concernent finalement chacun de nous ; il serait erroné de ne voir là que des discussions académiques, loin du « réel ». Car de ces positions prises dépendent nombre d’attitudes très pratiques et très concrètes dans la vie de tous les jours, évidemment au premier chef en médecine.

Si l’on examine tout d’abord la première tendance, qu’on dira pour faire vite antihumaniste et critique d’un rationalisme finalement irrationnel, il faut certainement admettre qu’une certaine idée prométhéenne de la raison a produit les ravages que nous connaissons. Mais pour autant faut-il abandonner une référence à la raison tellement caractéristique de l’être humain ? Il faut certainement critiquer un rationalisme débridé, mais sans verser dans un radicalisme oublieux de ce qu’il en est de la raison. Car l’humanité est obligé à la raison, à la prévision, à l’anticipation, à la prise de possession du monde, non pas parce qu’elle serait motivée par un orgueil prométhéen, mais *à cause même de sa faiblesse, de sa vulnérabilité, de sa détresse*. Laissé à lui-même, l’homme sombrerait dans la maladie, la famine et la mort. Alors que les animaux, et telle est leur supériorité, sont en quelque sorte naturellement équipés pour survivre, ce

¹ HOTTOIS, 2009, p. 176. VALADIER, 2011, p. 37.

n'est pas le cas de l'espèce humaine. Nous sommes obligés de nous donner les moyens de la survie, donc de cultiver la terre, de construire des maisons, de fabriquer des vêtements, d'accumuler des réserves pour les temps difficiles. Il faut aussi pouvoir transmettre ces savoirs acquis et ces savoir-faire aux nouvelles générations, pour qu'elles n'aient pas à tout reprendre à la base. Que je sache les fourmis ne créent pas de Facultés de médecine, ni d'hôpitaux, ni de laboratoires de recherche : si nous le faisons, si nous devons le faire, c'est parce que nous pressentons bien, parce que nous savons que les maladies nous guettent, parce que nous prévoyons de nouvelles épidémies dans le futur, qu'il faut préparer des soignants et des établissements aptes à faire face. Non enfermés dans l'instant et la répétition, et telle est l'infériorité des animaux, nous devons anticiper l'avenir et le préparer, le préparer certes avec sagesse en mesurant nos possibilités, mais il est *propre à l'homme* de s'arracher à l'instant pour prévoir l'avenir. Quelle est l'aptitude à le faire sinon ce qu'on appelle la raison ?

Il faut donc en conclure que s'excepter du cours des choses, s'arracher à l'immédiat, se maîtriser d'abord soi-même, est une caractéristique de l'homme, si essentielle que sans elle rien de tel que l'humanité n'existerait. En quoi consiste une éducation bien comprise sinon à apprendre à un enfant à se construire en sortant non sans douleur de son narcissisme, à affronter les règles, celles du langage entre autres, et les interdits éthiques et moraux (ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il nous fasse) ? Sans ce travail sur soi, sans cette culture de soi-même, sans cette maîtrise à exercer sur soi-même d'abord, nous serions esclaves de nos affects, livrés à l'instantanéité. Nous n'accédons à notre humanité qu'en jouant le jeu de cette exceptionnalité. Or à ce qu'on sache, il est propre à l'homme, non à l'animal, de se cultiver par une éducation longue, jamais achevée sans doute, pleine d'embûches et d'échecs, mais sans quoi nous ne serions jamais nés de cette seconde naissance qui nous fait accéder à notre humanité, toujours partiellement et de manière limitée (je suis moi, et non l'Humanité). Or cette seconde naissance est infiniment plus laborieuse que la première, celle qui nous a vu sortir du sein

maternel ! Elle est totalement requise par la première, sous peine de ne jamais vraiment émerger à notre personnalité...

Aussi l'exceptionnalité humaine ou le propre de l'homme tient moins à sa capacité à dominer, qu'à la nécessité où il est à cause de sa vulnérabilité naturelle, de se donner les moyens intellectuels (la raison) pour s'assurer un avenir. Il va de soi que la survie de l'humanité ne peut se payer au prix de la dévastation du cosmos. Mais la raison ainsi définie n'est nullement conquérante pour le plaisir de la conquête. Elle implique une sagesse dans le rapport à soi et au cosmos, comme aux autres espèces, dont il importe de comprendre que sans elles toutes il n'est pas d'humanité possible et viable. Car la raison, comme l'avaient bien vu les Grecs de l'Antiquité, est mesure et non démesure, justesse et non excès, limite et non outrepassement insensé de toute finitude.

2.2 Folie de la postmortalité

Ceci conduit tout naturellement à proposer quelques remarques critiques à l'égard de l'autre tendance, celle qui pense qu'il faut pousser plus loin les possibilités techniques et scientifiques et prolonger en quelque sorte l'évolution naturelle par une prise en main de l'humanité par elle-même. On pourrait noter d'abord que, loin d'être une nouveauté sans précédents, cette attitude renoue avec de très anciens mythes de régénération, d'immortalité promise par les dieux ou obtenus par des élixirs merveilleux. Loin d'être progressiste, comme elle le croit, cette perspective serait donc plutôt rétrograde, pour parler avec humour !

Mais le plus important n'est cependant pas là. Imagine-t-on ce que serait une vie humaine indéfiniment prolongée, sans bornes et sans limites ? Outre les problèmes lourds concernant l'usure physique et surtout psychologique, affective, donc outre les questions de viabilité concrète, il faut bien se rendre compte qu'une telle façon de repousser les limites, en un mot la mort, est une illusion qui ruine le prix, la valeur, la qualité de toute vie humaine. Si la chose est en effet difficile à

entendre, on peut se souvenir que les Grecs anciens appelaient les hommes des « mortels », car ils savaient bien que dans le monde sublunaire tout passe, tout périt, tout connaît le déclin. Ils reconnaissaient dans le même élan qu'il est bénéfique qu'il en soit ainsi. Car c'est la limite qui donne du goût aux choses, c'est parce qu'un instant de bonheur a une qualité rare qu'on ne doit pas rêver de l'étendre indéfiniment. C'est parce qu'un amour est fragile, peut s'estomper, ou s'atténuer, qu'il faut se mobiliser pour l'entretenir, le nourrir, veiller à ne pas ajouter à une dégradation presque inéluctable. La limite, la finitude sont sources de fécondité et donnent du prix à toute chose.

Ainsi en est-il de la mort. Il faut à la fois savoir lutter contre elle en prenant soin de soi autant que faire se peut, et savoir aussi qu'elle l'emportera finalement. Difficile équilibre qui fait tout l'enjeu d'une vie humaine : admettre la mort comme un destin certain et pourtant ne pas l'anticiper, la repousser de toutes nos forces. Une telle tension n'est-elle pas au cœur de la vocation des médecins : tout faire pour faire triompher la vie, ne pas chercher non plus à jouer au démiurge qui se croit capable de prolonger sans cesse une telle vie ? Comme en amour : on peut pressentir qu'il ne durera pas toujours, mais telle est justement la raison de le goûter maintenant pleinement et de faire en sorte qu'il dure « toujours », sans des illusions excessives pourtant ! Ainsi vouloir repousser la mort est une attitude finalement infantile, non pas progressiste ou anticipatrice, mais rigoureusement rétrograde. C'est en acceptant limite et mesure que l'homme se construit et grandit. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est en assumant personnellement les interdits que l'enfant atteint son humanité, non en les ignorant ou en les contournant, ce qui le laisserait dans l'indifférenciation et le chaos.

Au fond le refus des limites est un refus de la distinction, de la séparation ; il signe un retour à l'indifférencié. Tel est sans doute un danger très réel de nos jours où la peur de ce qui distingue, aussi bien les sexes ou les « genres », que les cultures, les personnes ou les religions, aboutit à la confusion dans laquelle tout perd ses couleurs, tout se vaut, tout s'uniformise. On aboutit ainsi à un monde sans

reliefs, sans formes, aplati et finalement ennuyeux. Il ne faut pas oublier que pour la Bible c'est la séparation qui est créatrice. Qu'on lise le premier chapitre de la *Genèse* est l'on verra que l'œuvre créatrice de Dieu est une œuvre de séparation, de distinction (des jours, des éléments, des espèces, des sexes...) et que c'est cela qui est « très beau ». Quel psychologue ignore à quel dur travail tout être humain est appelé pour se séparer de la fusion maternelle ! Or nous entendons affirmer de nous jours comme une nouveauté remarquable qu'il nous faudrait retourner à notre Mère Gaïa et renouer avec le sein de la Nature. En réalité s'il est un propre de l'homme difficile à honorer, c'est justement (à l'image du Dieu créateur) de savoir (se) distinguer, (se) limiter, (se) séparer ce qui doit l'être. Or qui dit séparation dit aussi limite, coupure, césure, donc blessure et mort. Que de cordons ombylicaux ne faut-il pas briser au long d'une vie pour parvenir, toujours difficilement, à être soi, sans renoncer devant la difficulté de la tâche ! Il est en effet plus coûteux de tenter de se construire, que de « déconstruire », mais il est très caractéristique et inquiétant de constater en philosophie le succès des thèses de la déconstruction. Signe d'une période de fatigue, plutôt que de créativité, d'affaissement plutôt que d'audace, de vieillissement plutôt que de jeunesse !

Peut-être est-ce cela, la créativité, qui est insupportable et que l'on veut abolir, parce qu'il est plus facile en effet de se confondre, de se noyer, de disparaître comme sujet responsable, que de s'affirmer, se tenir debout, se vouloir soi. Ici on pourrait suspecter certains penchants vers un bouddhisme édulcoré qui fait rêver d'une exténuation du moi et d'une enfouissement dans la grand Tout. Mais ce faisant n'abolit-on pas l'homme même ? Loin de préparer sa survie ou son immortalité, les tenants de ce qu'on appelle aux USA la « singularité », annoncent à l'humanité un avenir de ténèbre et de chaos.

Conclusion

Soutenir la thèse selon laquelle il n'y a pas d'exception humaine ou pas de propre de l'homme, c'est finalement ignorer la grandeur et la fragilité de la condition de notre espèce. Certes il est fou de prétendre dominer la nature et se l'approprier comme certains en ont rêvé dans la ligne de Marx plutôt que de Descartes, mais il n'est pas moins fou de nier que c'est notre vulnérabilité qui nous oblige à la raison, à la sagesse, à l'anticipation. Il n'est pas moins fou de vouloir nous identifier au grand tout, cosmique ou vivant, sous prétexte que l'orgueil humain a été trop oublieux de ses enracinements très réels dans le cosmique et dans l'animalité. Car le propre de l'homme, toujours difficile à trouver et à vivre, est bien de s'excepter, sans se croire exceptionnel et unique, sans subordonner à ses caprices aussi bien la nature que les autres espèces.

Faut-il ajouter une autre caractéristique propre à l'homme et que ne connaissent pas à ce point les espèces animales ? De tous les animaux, les hommes sont sans doute exceptionnels aussi par *la violence qu'ils sont capables d'exercer*, soit envers la nature, soit, ce qui est pire encore, envers les autres hommes. Je disais plus haut que les fourmis n'ont sans doute pas inventé Facultés de médecine et Hôpitaux. Ajoutons qu'elles n'ont pas non plus inventé, pour autant qu'on puisse savoir, les camps de concentration, les chambres de tortures, les génocides de masse qui défigurent tristement l'actualité la plus proche de nous. Non celle des âges obscurs, et « moyenâgeux », mais le brillant 20^{ème} siècle et le nôtre ! Pascal disait déjà que si l'on veut connaître ce qu'il en est de l'homme, donc ce qui lui est propre, il fallait à la fois reconnaître sa grandeur et sa misère. Mais j'ajouterai que c'est dans sa misère qu'il peut puiser les ressources de sa grandeur : en se donnant les moyens techniques, scientifiques, culturels, religieux de sa survie, sans un prométhéisme qui l'exténue lui-même comme il exténue le cosmos. Sans ce prométhéisme qui voulant repousser toute limite, repousse aussi la mesure et tombe dans les excès techniques et politiques qui ont un nom : barbarie.

Mais ici encore ce n'est pas par moins de raison, ce n'est pas en abdiquant ce qui fait de nous des hommes que nous lutterons contre la tentation de violence latente en chacun et en tous. C'est au contraire en voulant sagesse et raison, en acceptant que tout ne soit pas possible, donc en admettant nos limites que nous serons à hauteur du propre de l'homme. Lequel est moins un acquis définissable et bien circonscrit qu'une tâche à entreprendre, une vocation qui nous pousse en avant, au lieu de nous replier sur les rêves d'une société « post-mortelle », ou de nous complaire dans les négations de notre exceptionnalité.

REFERÊNCIAS

HOTTOIS, Gilbert. **Dignité et diversité des hommes**. Paris: Vrin, 2009.

VALADIER, Paul. **L'exception humaine**. Paris: Editions du Cerf, 2011.